

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le père, le fils, le Saint-Esprit

Diane-Monique Daviau



Numéro 106, été 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63842ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (2011). Le père, le fils, le Saint-Esprit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 37–49.

# Le père, le fils, le Saint-Esprit

Diane-Monique Daviau

TANT qu'il était seul, ça pouvait encore aller. Il encaissait. C'est souvent plus facile de se taire et d'encaisser.

Tout ça se déposait dans un petit tiroir au fond de sa mémoire — une partie de son cerveau, celle que secouent les émotions violentes qu'on réprime, devait faire des heures sup.

« Tout ça », c'était son père.

Le père n'était pas vraiment brutal, juste tyrannique, égocentrique, mégalomane. Ses enfants lui appartenaient, devaient lui obéir au doigt et à l'œil. Il faisait toujours référence à son statut de père comme à un titre lui conférant des droits et privilèges : « Jérôme, laisse faire *les amis*, TU VIENS avec nous aux quilles. Je suis ton père, tu obéis. » « Laurence, laisse faire *les je suis fatiguée, je suis, je suis, je suis*, TU SUIS, on s'en va aux quilles, point à la ligne. »

Il avait dix-sept ans, la sœur en avait dix-neuf, mais les directives et les remontrances demeuraient les mêmes que lorsqu'ils avaient quatre, cinq, six, sept ans : « La semaine prochaine, on va à la confirmation de la petite fille de mon cousin Jacques », « Bois pas tant de lait », « J'aime pas ton copain », « Finis ton pain ».

À dix-huit ans, il a quitté la maison pour s'installer en appartement. Le père était furieux : « T'aurais pu rester encore quelques années et payer pension. Ça nous aurait aidés. Tu penses rien qu'à toi, t'es un ingrat. »

Deux mois plus tard, elle, elle a annoncé qu'elle entrait chez les cloîtrées. Le père était de nouveau furieux : « On vit au troisième millénaire et ma fille entre chez les nonnes ! T'aurais pu travailler comme tout le monde et nous aider un peu ! Mais non, comme ton frère, rien qu'une égoïste. Une autre ingrante. »

Elle, elle a eu la paix d'un seul coup. Dans son monastère des Servantes de Jésus-Marie à des centaines de kilomètres de la maison familiale, elle est devenue pour le père une quantité négligeable. Une carte de vœux à Noël et à son anniversaire. Au bas du texte imprimé, les mots *Ton Père*. Avec des majuscules. À l'encre rouge, invariablement. Comme une idée fixe.

Autour du fils, le père a resserré l'étau : « Je suis encore ton père et tu me dois le respect, mon p'tit gars. C'est pas parce que tu vis en appartement comme un frais chié que t'as plus de comptes à me rendre », « La majorité, y a pas si longtemps, c'était juste à vingt et un ans, t'as même pas le nombril sec, ça fait que... », « Noël est une fête familiale et je veux que tu y sois », « Le jour de l'An, ça se fête en famille et je veux que tu y sois », « Pâques est une fête familiale et je veux que tu y sois », « C'est la fête des Mères », « C'est la fête des Pères », « C'est notre anniversaire de mariage », « ... et il y a bien assez de ta sœur qui fait une vie de pacha loin des obligations familiales, je suis ton père, alors je veux que tu », je veux que tu fasses ceci et que tu fasses cela et je suis ton père et « *Père et mère tu honoreras*, oublie jamais ça », « Tu viens souper dimanche », « On va faire des courses dans ton coin, on ira souper chez toi demain, as-tu de la bouffe, as-tu de la bière ? ».

Jérôme n'aimait pas les quilles, les parties de cartes, les randonnées en motoneige, les quiz télévisés, la boxe, la lutte, les buffets chinois *All You Can Eat*, les pantoufles en Phentex, les pantalons en polyester, les chemises hawaïennes, les bas dans les sandales, la télé allumée à longueur de journée, les tribunes radiophoniques, les cartes de vœux avec une simple signature. Le temps passé avec la famille était rempli à ras bord de quiz et de *soaps* américains, de radio crachant des *lignes ouvertes* et autres défoulements collectifs, de championnats de quilles, de matchs de catch, de razzias dans les buffets à volonté, de Phentex, rayonne, polyester, nylon, de rouge et de motifs qui lui donnaient la nausée et des hallucinations.

Jérôme trouvait ses parents archiquétaines, son père surtout, et aurait voulu le leur lancer à la figure une bonne fois : « Je ne veux PAS vous ressembler, je vous trouve affreusement inintéressants, et toi, papa, à mes yeux tu es étroit d'esprit, médiocre, mesquin, tyrannique et mégalomane. »

Le père, lui, trouvait son fils snob et le lui disait chaque fois qu'ils se rencontraient.

Ainsi va la vie, pensait Jérôme, ainsi va ma vie. Il aura jusqu'à la fin tous les droits sur moi et je ne me libérerai jamais de son emprise.

Ainsi allait la vie.

Jérôme eut vingt ans, puis vingt-trois, puis vingt-cinq. Et toujours la même mère en retrait, effacée, et toujours le même père « mégalomane, mesquin, médiocre ». Tyrannique.

Laurence, dans son cloître, priait pour le père et le fils, demandait au Saint-Esprit de les éclairer tous les deux, de déposer en eux « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance. Sois leur plaideur, Esprit saint, leur force, leur consolateur, leur paraclet ». Une grosse commande pour une petite colombe.

À Jérôme, Laurence répétait dans ses lettres : « Pardonne-lui ses offenses, passe par-dessus ses récriminations. » Puis, au bout de quelques années : « Si tu ne peux passer par-dessus, si tu ne peux pardonner, clarifie au moins les choses avec lui. Pour être en paix avec toi-même. C'est important. »

Mais Jérôme avait peur de son père, d'un affrontement avec lui. Il préférait encaisser. Il se disait que de toute façon il y aurait eu trop de choses à clarifier. Jamais le père ne pourrait encaisser tout ce que le fils avait à dire. À commencer par ceci : « Non, je ne te donnerai pas de petits-enfants, tu n'en mérites pas *anyway*, et cesse de me demander quand je vais enfin me faire une blonde, me marier, avoir des enfants, faire de toi un grand-père. Je suis gai, papa, ouvre les yeux tandis que tu es encore en vie, je suis gai, ne me dis pas que tu ne le savais pas, je suis triste mais je suis gai, triste depuis longtemps et gai depuis toujours. Homosexuel, papa, homosexuel. »

Jérôme menait deux vies qui ne se rencontraient jamais. Celle d'un fils mal aimé et celle d'un homme cherchant l'amour dans le regard d'autres hommes.

L'approche de la trentaine affûtait son regard, et soudain, à vingt-sept ans, un soir de décembre peu avant Noël, une étoile est apparue dans son ciel obscur, il a tourné les yeux vers la lumière et l'a vue clairement, cette étoile : Olivier. Un cadeau de l'Enfant Jésus ? C'est ce qu'affirma Laurence dans sa lettre du Nouvel An en ajoutant : « Mets papa au courant, Jérôme. Si c'est un grand amour, ne le garde pas secret, les secrets font du mal. Vivez ensemble, allez voir la famille ensemble, recevez les parents à manger, fais de ton amour quelque chose de clair dans tous les sens du terme. »

Jérôme savait que Laurence avait raison : il fallait ouvrir la porte, sortir du placard. Il devait mettre les choses au clair, parler à ses parents. Il fallait aller les voir et dire, surtout au père : « J'ai quelque chose de très important à vous dire. Je suis gai, j'ai maintenant un amoureux, je voudrais vous le présenter. Je suis enfin heureux, j'espère passer ma vie avec cet homme-là et j'aimerais que vous partagiez mon bonheur. »

Plus facile à dire qu'à faire ? Effectivement. L'amour donne peut-être des ailes, mais pas nécessairement du courage.

Jérôme alla voir sa mère en cachette. Lui révéla son grand secret. Pleura avec elle. Lui demanda de mettre le père au courant. Une grosse demande pour une femme si effacée. Mais pour le fils, par affection pour lui, elle accepta de le faire.

Le père riposta sur-le-champ. Un coup de fil, trois secondes : « J'avais un fils, j'en ai plus. » Clac ! Il n'avait pas hurlé, ne lui avait pas lancé d'injures, il l'avait simplement renié, banni.

Sa mère avait pleuré pendant des mois. Peine perdue. Le père n'en démordait pas : je n'ai plus de fils.

Jérôme voyait sa mère en cachette, la mère appelait son fils en cachette. Elle tentait d'intercéder pour lui auprès du père, attrapait et passait en douce les perches que celui-ci lançait les rares fois où il était question de Jérôme, et elle demandait au fils : « Est-ce que tu ne pourrais pas consulter un

spécialiste, essayer de te faire soigner ? Est-ce que tu ne pourrais pas faire un effort et changer d'orientation ? Est-ce que tu ne pourrais pas au moins te marier, avoir un enfant, personne n'est obligé de savoir le reste... »

L'ultime demande de la mère, faite elle aussi à l'insu du père, avait été celle-ci : « Jérôme, si tu m'aimes, je t'en supplie, fais-le pour moi, mens à ton père, dis-lui que tu t'étais fourvoyé, que tu vas fonder une famille, avoir des enfants. Ça le fera patienter. Ce sera notre secret, je l'emporterai dans la tombe. »

Jérôme était tellement à bout, tellement triste de tous les soucis qu'il causait à sa mère, tellement certain que le père devait rejeter le blâme sur elle, la harceler avec ça, tellement en mesure d'imaginer les disputes et les scènes qui devaient se succéder à cause de lui... qu'il aurait fini par céder au chantage, accéder à n'importe quelle demande. Si.

S'il avait été encore seul.

S'il n'avait pas eu enfin ce grand amour.

Si Olivier n'avait pas tout quitté, pays, emploi, amis et famille, pour s'installer ici et vivre avec lui.

Impossible désormais de faire marche arrière.

Mais comment aller de l'avant ? Résister n'est pas avancer.

Olivier, lui, disait : « Avancer, avancer... Pourquoi t'acharner à abattre un mur quand tu peux le contourner ? Vis ta vie. C'est tout ce qui importe. Laisse-toi vivre, c'est déjà bien assez. Tu ne peux pas forcer le destin. »

Ainsi donc allait la vie.

Ainsi alla la vie de Jérôme. Une longue année encore, peut-être un peu plus. Un amour, un travail, un chez-soi, des amis, une sœur cloîtrée qui priait pour lui au loin, une mère qui l'appelait en catimini et qu'il visitait quand il était certain de ne pas croiser le père, celui qui n'avait plus de fils. Mais lui, le fils, lui avait encore un père, et cela s'avérait plus douloureux que s'il avait été orphelin. Avoir un père qui affirme : « J'avais un fils, j'en ai plus. » Des mots en forme de long couteau qui fouille la chair tous les jours à tout moment. 41

Vivre avec un couteau fiché dans la chair. Ainsi allait la vie du fils.

Cela aurait pu durer — combien de temps encore ? Disons un demi-siècle, un peu moins si le père ne devenait pas centenaire. Cela aurait pu, très facilement, s'étirer sur des décennies. On aurait pu croiser Jérôme sexagénaire, n'ayant toujours pas revu son géniteur, rendant visite à sa mère en secret, espérant malgré lui, encore et toujours, que son père fasse preuve d'un peu de compréhension, ou à tout le moins de tolérance, ou d'amour paternel, et qu'il accepte de revoir son fils, ce vieux fils toujours aussi gai et toujours un peu triste.

Lorsque sa mère téléphona le matin des trente ans d'Olivier et qu'il entendit « Jérôme, ton père... », le fils pensa aussitôt : mon père accepte enfin de rencontrer Olivier, parce que ce sont les trente ans de mon amoureux et que trente ans, c'est important, et parce que ça fait déjà deux ans qu'on vit ensemble et qu'il en conclut que c'est une relation sérieuse.

« Jérôme, ton père... »

Un long silence plein de petits crépitements, de parasites. Un sanglot bref et rauque. Le téléphone qui change de mains.

« Monsieur Jérôme, je suis infirmière, votre mère vous téléphone de l'hôpital Notre-Dame. Votre père a fait un AVC la nuit dernière. Il est aux soins intensifs... »

\* \* \*

Lorsque le fils arrive, le père a les yeux fermés et ne les ouvre pas. Il ne réagit pas aux paroles que le fils prononce.

\* \* \*

Un coma, c'est quelque chose d'étrange, de toute façon.

Mais au début, en plus, ni la mère ni le fils ne savaient que le père était déjà dans cet état. Ils n'ont même pas songé à faire prévenir Laurence. Ils restaient au chevet du malade et

42 tentaient de le persuader d'ouvrir les yeux, de leur répondre,

l'encourageaient et lui disaient qu'il allait se remettre rapidement, lui qui était si costaud, si fort.

Puis ils lui ont chuchoté de se reposer, de reprendre des forces, qu'ils restaient à ses côtés. « Repose-toi, papa, murmurait Jérôme, tu dois être épuisé, prends ton temps. »

À sa mère, le fils demandait : « Est-ce que c'est bien que je sois ici ? Contre sa volonté ? Et si, en me voyant, il a un mouvement de colère et que... ? » La même question chaque fois qu'il quittait le chevet de son père quelques instants pour aller chercher des sandwiches, du café, passer un coup de fil à Olivier, chaque fois qu'il s'approchait du lit de nouveau en tendant à sa mère de quoi reprendre des forces. En même temps, il avait une telle hâte de voir son père ouvrir les yeux, de pouvoir lui dire... quoi ? Quelque chose d'affectueux, de filial, des mots d'encouragement, de compassion. Il y avait longtemps que le regard du père ne s'était pas posé sur lui. Longtemps aussi qu'il n'avait pas entendu la voix de l'homme qui n'avait plus de fils et qui restait malgré tout le seul père qu'il aurait jamais.

\* \* \*

Jeudi, vendredi, samedi, dimanche.

\* \* \*

L'état du père, loin de s'améliorer, semble se dégrader de jour en jour.

Le dimanche soir, à force de tourmenter les médecins et les infirmières avec leurs questions de plus en plus inquiètes, pressantes, le fils et la mère obtiennent une réponse claire : « Il est effectivement dans un coma profond, madame », « Nous ne savons pas s'il peut vous entendre, monsieur », « Non, il n'en a plus pour très longtemps », « Oui, cela peut être une question d'heures ».

Laurence a reçu de sa communauté la permission de venir au chevet de son père.



Lundi. Mardi. La vie est courte, les nuits sont longues.  
Mercredi.

Au début de la soirée, Laurence a répété à l'oreille de son père, comme une litanie, un mantra : « Papa, si tu n'en peux plus, tu peux partir. Nous comprenons. Tu peux partir te reposer. Tu as notre bénédiction. Tu peux retourner vers ton Créateur. Si tu n'en peux plus, tu peux partir, papa. Nous comprenons, ne t'en fais pas. Pars en paix, tu as notre bénédiction, tu peux aller à la rencontre de ton Créateur, tu peux te reposer à présent, nous te laissons partir, papa, tu as le droit de te reposer maintenant... »

Le corps du père a été secoué de quelques spasmes, la respiration est devenue saccadée. C'est toujours très troublant, cette soudaine agitation du corps en train de mourir, cette espèce de résistance. « N'aie pas peur, papa, reste calme, l'implora Jérôme, tout se passe bien, tout va bien aller, tu vas voir, n'aie pas peur, abandonne-toi, va là où tu dois aller, ne résiste pas inutilement, papa, suis ton chemin et vas-y calmement. Calmement, papa... »

Laurence, la main gauche du père dans les siennes, entame soudain un *Notre Père* à voix basse. Au pied du lit, en retrait, la mère laisse échapper quelques larmes en silence. À la droite du père, une main tenant celle du mourant qui est lourde, blanche, froide, sans tonus, Jérôme caresse de sa main gauche les cheveux gris, sales et clairsemés de l'homme qui n'a plus de fils et qui va pourtant mourir dans les bras de ce fils.

Une odeur âcre flotte autour du lit.

Le visage du père est grisâtre.

Laurence récite des *Je vous salue Marie*, la mère pleure et se mouche.

\* \* \*

Ainsi s'en va la vie. Ce soir, c'est au tour du père.

\* \* \*

Au milieu de la nuit, Jérôme va chercher des cafés et des biscuits. Lorsqu'il revient, c'est un long râle qui l'accueille. Le père est agité, la mère sanglote et Laurence, en faisant le signe de la croix, balbutie, hoquette : « Gloire soit au Père... et au Fils... et au Saint-Esprit... »

Le corps du père subitement se détend, aussi subitement qu'il a été secoué par des spasmes quelques instants plus tôt. La respiration ralentit. Jérôme sait : il meurt.

Dans la tête quasiment vide de Jérôme, une seule pensée remplit à ce moment tout l'espace : mon père meurt et c'est un immense bonheur de l'accompagner sur le chemin qui mène à sa mort.

Jérôme fait glisser sa main sur la nuque du père, se penche et soulève délicatement les épaules du père puis, le visage à quelques centimètres de celui du père, regarde pour la première fois de sa vie un homme rendre l'âme. « C'est dans mes bras qu'il va mourir. Le sait-il ? »

Jamais il n'a vu quelque chose d'aussi extraordinaire. Il n'en revient pas que lui soit accordé ce privilège inouï de tenir dans ses bras le corps de son père agonisant et de le regarder expirer, rendre son dernier souffle. C'est le plus grand événement, le plus poignant, le plus vrai qu'il lui a été donné de vivre et jamais il n'oubliera ce spectacle, aussi doux que bouleversant : la bouche du père s'entrouvre comme s'il allait parler, un léger souffle en sort bien que la poitrine semble complètement immobile. Le fils se surprend à compter : « Une respiration. »

Les secondes ou les minutes s'écoulent et Laurence demande si c'est fini.

« Non », murmure Jérôme, suspendu aux lèvres de son père.

D'autres secondes ou d'autres minutes passent, ni vite ni lentement, elles sont simplement d'une intensité et d'une densité telles qu'on n'arriverait pas à les trancher même avec une hache.

La bouche s'entrouvre de nouveau légèrement. « Deux respirations. C'est moi qui vais recueillir le dernier souffle de mon père. »

Laurence et la mère pleurent, la mère essuie son nez du revers de la main.

Et puis quelque chose passe sur le visage du père, quoi au juste, une ombre, du froid ? On dirait que la mâchoire tombe, que la bouche ne peut plus se refermer. Quelque chose dans le corps touche le fond et renonce. Le corps s'effondre, coule doucement, presque avec grâce. Le temps volette, virevolte dans la place. Un papillon fou qui cherche par où fuir. Jérôme pense au vers « Ô temps ! suspends ton vol » mais il sait que la demande est vaine, que les « quelques moments encore » ne lui seront pas accordés, que même s'il implore l'aube d'être « plus lente », les précieux instants sont désormais comptés, « et l'aurore va dissiper la nuit », la dernière, et prendre le mourant pour l'emporter ailleurs.

Les lèvres ne se touchent plus et la bouche semble figée dans un mouvement d'ouverture. Va-t-il se passer autre chose ? Comment sait-on que le dernier soupir a été rendu enfin ?

Le père vit encore, Jérôme le sait.

Un infime mouvement de la lèvre inférieure, quelque chose d'à peine perceptible, peut-être même juste une ombre qui bouge, un battement d'ailes du papillon fou, un frémissement du fils au-dessus du père. « Trois respirations. »

La bouche reste ouverte comme si le père voulait encore parler mais il est trop tard pour les dernières paroles. Même l'odeur qui s'échappe de la bouche n'a plus de sens, de valeur humaine, ce n'est qu'un fond de pourriture, un reste d'animal qui se décompose, et pourtant c'est de ce trou que s'extirpe l'âme, c'est de cette lie qu'émerge enfin le dernier soupir du père. Le fils le recueille. « Quatre respirations. »

Le papillon se pose, Laurence se fige, les sanglots de la mère se taisent, Jérôme retient son souffle et n'entend plus rien que le battement de son propre cœur.

La bouche reste ouverte dans un dernier effort pour puiser au fond des poumons un ultime fragment d'air, mais plus rien ne s'en échappe. L'homme s'est éteint.

Au petit matin, après avoir fait la toilette du mort et qu'on soit venu chercher le corps, la mère console Laurence pendant que Jérôme, à qui on a répondu qu'il ne pouvait pas simplement les jeter à la poubelle, rassemble son courage pour mettre dans un sac les effets qui ont appartenu au père, les vieilles lunettes, les vieilles chaussures, les vieilles chaussettes, un vieux caleçon, une vieille chemise, un vieux pantalon, un peigne édenté, un mouchoir propre, un portefeuille usé à la corde et rempli au-delà de sa capacité — le tout premier cadeau que le fils a offert au père. Il l'ouvre. De vieux billets de bus s'en échappent. Jérôme les jette dans la corbeille à côté du lit.

Une photo de Laurence enfant, un ancien billet de deux dollars roulé comme un cigarillo aplati, un permis de conduire, plusieurs cartes de crédit, deux cartes d'assurance maladie périmées, une carte d'assurance sociale, une carte de guichet, des coupons rabais, une minuscule lime à ongles, un bouton blanc, une carte de membre du club de quilles de la paroisse, plusieurs reçus de pleins d'essence, une carte de membre d'un club de motoneige, un certificat de naissance plié en cinq, une carte de chambre d'hôtel à bande magnétique, deux pièces de monnaie, une image de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, un bout de ficelle, une médaille de saint Martin de Porrès, une multitude de bouts de papier froissés couverts de numéros de téléphone, une carte d'appel, un billet de vingt dollars, un de dix, un de cinq. Plusieurs feuillets vierges arrachés d'un bloc-notes et pliés en deux, et une feuille de papier plus grande, soigneusement pliée en trois et maintenue fermée par un trombone sous lequel le père a glissé un *post-it* jaune. Sur le *post-it*, les lettres du prénom *Jérôme* dans une écriture légèrement tremblée.

Jérôme dit « Laurence... », puis se ravise — « Non, rien » —, s'éloigne, enlève le trombone, déplie le papier et le parcourt. L'écriture est difficile à déchiffrer, hachurée, saccadée, les lettres sont irrégulières, il n'y a aucune ponctuation 47

et les lignes montent puis descendent. Mais la missive est courte, le message est clair et percutant :

*Jérôme je t'ai dit que j'avais plus de fils et je le maintiens j'accepterai jamais que tu sois homo et que tu vives avec un homme j'espérais que tu finisses par te faire soigner et que tu rentres dans le rang mais ta mère m'a dit que tu crois que t'es pas malade et que tu feras rien pour régler ton problème alors qu'est-ce que je pourrais dire de plus pour te convaincre aucune idée*

*j'aurais aimé ça que t'aies le courage de venir me dire en face que t'es homosexuel et que t'as pas l'intention de changer je pense que je t'aurais respecté davantage et que j'aurais pas pris la décision que je prends aujourd'hui je pense pas que tu mérites que je te laisse quoi que ce soit de notre patrimoine familial qui est fait pour la famille et pas pour ceux qui veulent pas en faire partie ça fait que j'ai décidé de te déshériter ce que je t'aurais donné à toi je le laisse aux enfants de mon cousin Jacques j'espère que ça te servira de leçon mon testament est fait depuis plusieurs mois et je changerai jamais d'idée t'avais qu'à faire un homme de toi*  
Laurent Charbonneau

\* \* \*

Laurence et la mère pressant contre sa poitrine le sac avec les vêtements du père s'avancent vers Jérôme, appuyé contre le mur du corridor, les bras ballants, la missive du père à ses pieds, chiffonnée. Laurence ramasse le papier, le défroisse, le lit sous le regard attentif de la mère, le laisse tomber à son tour et joint les mains si fort que ses jointures en deviennent toutes blanches. La mère se remet à pleurer. Entre deux petits sanglots qui viennent des entrailles, elle demande simplement, en levant la tête vers le fils : « Il t'a renié... encore une fois ? »

Le fils se tait longtemps. Puis, prenant des mains de sa mère le sac de vieilleries, il en sort le portefeuille, y fourre le papier qu'il a ramassé du bout des ongles et jette le portefeuille dans le sac de plastique.

« Mon père est mort dans mes bras. C'était magnifique. Mais je n'ai plus de père. Ainsi va la vie. »

Laurence, du plus profond de son âme, maudit l'Esprit saint qui n'a pas écouté ses infatigables prières.

La mère se mouche, Jérôme pense à ce qu'il dira tout à l'heure à Olivier. Tant qu'il était seul, ça pouvait encore aller, mais désormais il faut aussi trouver les mots pour faire comprendre « tout ça » à Olivier.

Ils marchent en silence dans un dédale de corridors.

Laurence, après avoir maudit le Saint-Esprit, se ravise soudain. Elle se dit qu'elle a tout de même été exaucée à moitié.

Le père n'a pas emporté son ardoise dans la tombe.

Lui, au moins, a réglé ses comptes avec son fils.